

## Les trois écuyers

(CONTE ANCIEN.)

**T**ROIS écuyers ayant perdu leur maître au cours d'un combat, et ne sachant que devenir, se mirent en route pour chercher fortune.

Ils étaient jeunes, braves et robustes, mais ils n'avaient pas le moindre denier tournoi. Ils se nommaient Sarron le Rusé, Olivier le Défiant, et Martel le Sage.

Il faisait froid, la neige tombait. Les trois jeunes gens, transis, regardaient de tous côtés pour chercher un asile. Enfin, ils aperçurent, au milieu de broussailles desséchées, une petite lumière. Ils s'en approchèrent, et reconnurent que cette lueur sortait, par une mince ouverture, d'une grotte creusée dans le roc. L'entrée en était fermée par une porte de chêne grossière, mais solide.

Sarron frappa à la porte. Aussitôt on entendit des pas qui s'approchaient, et une voix chevrotante demanda :

— Qui est là ?

— Trois voyageurs mourant de froid et de faim, répondit Olivier ; ouvrez-nous, de grâce !

La porte s'entr'ouvrit, et les trois camarades virent une très vieille femme, tenant une petite lanterne à la main.

Elle hésitait à les laisser entrer, mais Olivier, le moins patient, la poussa légèrement, et pénétra dans la grotte, suivi de ses deux compagnons.

— Nous voudrions un souper et un gîte, dirent-ils.

La vieille femme les examinait attentivement. Elle jeta sur eux quelques gouttes d'eau de verveine ; tandis qu'elle faisait cela, une bête noire se glissa entre les jambes des arrivants et se sauva dehors.

— C'est mon chat qui se sauve, dit la vieille. Je veux bien vous recevoir et vous donner à manger, mais pas avant que vous n'ayez rattrapé mon chat.

— Permettez-nous, dit Sarron, d'attendre le jour pour le chercher dans la forêt.

— Je veux bien, répondit-elle, mais vous ne toucherez pas à mon souper avant de l'avoir rattrapé ; c'est vous qui l'avez fait fuir. Si vous me le ramenez tout de suite, je vous donnerai un bon souper, et demain, quand vous partirez, je vous ferai à chacun un cadeau.

— Eh bien ! dit Martel, préparez le souper, je me charge du chat.

Il sortit dans le bois et se mit à miauler absolument comme un chat, car il avait un talent remarquable pour imiter les cris des animaux.

Il miaulait d'une façon si naturelle que le chat ne tarda pas à lui répondre ; il attira ainsi

l'animal qui, avec prudence, se rapprocha de plus en plus et vint enfin se frotter contre les jambes de Martel. Celui-ci le saisit et rentra triomphalement :

— Nous allons pouvoir souper, dit-il, et il ne lâcha le chat que quand la porte fut bien fermée.

— Oui, vous allez souper, dit la vieille, et je vous ferai un cadeau comme je vous l'ai promis.

— C'est une fée ou une sorcière, dit tout bas Olivier à ses amis.

La vieille étendit sur la table une nappe fort propre, y posa une cruche pleine d'un vin possédant un arôme délicieux, et une marmite d'où s'échappait un succulent fumet.

En larges rasades elle versa à boire à ses convives et leur servit un ragoût succulent.

— C'est du gibier, fit Martel, et du bon ; qui est votre pourvoyeur, bonne mère ?

— Mon chat, répondit-elle.

Quand ils eurent bien mangé et bien bu, ils se couchèrent dans un compartiment de la grotte où, sur un tas de feuilles sèches, étaient étendues des peaux de loups. Jusqu'au matin ils dormirent paisiblement. Quand ils s'éveillèrent, ils virent leur hôtesse occupée aux préparatifs du déjeuner ; sur la table était une magnifique tourte dorée et fumante et un grand broc de bon vin.

— C'est merveilleux ! dit Sarron à ses compagnons ; qui aurait pensé trouver pareil festin dans ce trou ?

Bien qu'il eût parlé bas, la vieille l'avait entendu ou plutôt deviné.

— Messires, dit-elle, de tous ceux qui ont réclamé un asile ici, vous êtes les seuls qui ayez montré du cœur, car vous m'avez ramené mon chat. C'est pourquoi je vous ai traités royalement, et maintenant, je vais vous faire le cadeau promis.

Elle se pencha sur un vieux bahut rempli de guenilles, et en tira une pièce de cuivre rouillée, valant à peu près un liard ; elle la donna à Sarron, assez interdit d'un pareil cadeau.

A Olivier, elle donna un vieux doigt de gant, et à Martel, un carré de vieille toile.

— Mes enfants, leur dit-elle, pour jouir de mes dons, il faut en deviner l'usage, et alors vous me bénirez.

Les trois écuyers pensèrent qu'il y avait là-dessous quelque mystère, et après avoir chaudement remercié la vieille, ils prirent congé d'elle.

S'étant mis en route du côté des montagnes, ils marchèrent quelques heures en silence ; enfin, Olivier se prit à dire :

— Cette vieille sorcière nous a certainement fait faire bonne chère, mais pour les cadeaux, je crois qu'elle s'est moquée de nous.

— Je le crois aussi, répondit Sarron, aussi je n'ai que faire de son liard.

Et il le jeta dans l'herbe.